

**Traduction\* du texte de Karin Michaelis paru dans le *Berliner Tageblatt und Handels-Zeitung***

**N°142, 24 mars 1929<sup>1</sup>**

(Le texte allemand se situe plus bas, en seconde partie)

**La tache vide... (*Der leere Fleck...*)<sup>2</sup>**

Bien entendu son apparence n'a rien à voir avec tout cela. Ce qui s'est passé reste tout à fait inexplicable et peu importe qu'elle soit belle, attirante, laide ou repoussante. En fait, elle devrait être horrible et répugnante. Après tout, pourquoi l'une devrait-elle avoir tant et les autres si peu ? Elle en avait vraiment trop. Follement trop de trop. Cela devrait être interdit par la loi.

Quand je vais raconter de quoi il s'agit, les lèvres de toutes sortes de bonnes gens esquisseront certainement un sourire et ils diront : à toi, on peut vraiment faire avaler n'importe quoi ! Dieu soit loué, j'ai mes papiers en ordre et je peux apporter des preuves. Ça doit vraiment être affreux que juste après que quelqu'un a vécu quelque chose d'incroyablement fantastique, la réalité lui en soit dérobée sous le nez – comme cela s'est passé avec le roi Amanulla (ainsi s'appelait-il), qui avait au bout de ses bottes un tel pouvoir de guérison qu'un sourd-muet de naissance aurait retrouvé la parole juste après avoir baisé le pied du roi – mais qui, l'instant d'après, s'écroulait, raide mort.

Après cette introduction, on devrait s'attendre à quelque chose de complètement invraisemblable. Quelque chose comme un petit miracle. Commençons donc par le début :

Elle est belle. Très belle. Exceptionnellement belle. Déjà, ses yeux seulement... Oui, ses origines sont à la fois danoises, irlandaises et canadiennes, et elle a aussi quelques gouttes de sang noir africain.

Je fis sa connaissance il y a quatre ou cinq ans. Au début, il n'était pas si évident pour moi que son apparence fût si avenante. Car on ne regardait pas plus loin que ses yeux. Des yeux couleur

---

\* Texte traduit par Patrick Martin-Mattera avec la collaboration d'Agnès-Julie Martin. Révisé par le Pr. Gwénola Sebaux, UCO : qu'elle en soit ici chaleureusement remerciée.

<sup>1</sup> La deuxième partie de ce texte, intitulé classiquement « *L'espace vide* », a été partiellement traduite dans : M. Klein, « Les Situations d'angoisse de l'enfant et leur reflet dans une œuvre d'art et dans l'élan créateur » (1929), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1976, p.254-262.

<sup>2</sup> « *Der Fleck* », en allemand désigne une « tache », autrement dit une place ou un endroit délimités, qui tranchent dans un ensemble plus vaste, alors que le mot français « espace » est moins « ponctuel ». « *Fleck* » rend compte d'ailleurs aussi de la tache ou du point aveugle (sur la rétine par exemple). Ce sens correspondrait assez bien à ce que Ruth Kjær exprime par son expression à savoir un point de vide, un endroit vide, au-dedans d'elle-même. Enfin, ce point de vide la marque comme une tache. L'allemand rend « espace », en particulier, par le terme « *Raum* », qui évoque plutôt étymologiquement la dimension d'une place rendue libre pour s'y établir, et ce néanmoins à l'intérieur d'une limite, nous dit Heidegger (M. Heidegger, « Bâtir, habiter, penser » (1951), dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1980, p.183). Mais l'espace n'est pas seulement « étendue » (*Ausdehnung*) car il est aussi « intervalle » (*Zwischenraum*).

de violette, profonds et mélancoliques – peut-être étaient-ils bruns, verts ou bien tachetés, qu'en sais-je ? – je sais seulement ceci : ces yeux étaient particuliers [*Etwas für sich*]. Ils regardaient véritablement sans voir, ou plutôt ils paraissaient regarder fort loin et, dans un étonnement éternel sur un monde éloigné, pour nous invisible, s'attardaient à ce qui tout là-bas s'ouvre à eux. Ensuite, il m'apparut qu'elle était seulement atteinte de myopie...

Mais en fait tout ce que je vous dis là n'est pas le miracle en question – ou, quand même, peut-être que si ... ?

Sinon, que peut-on encore dire sur elle ? Ah oui, elle a beaucoup de goût.

Il y a certaines personnes qui semblent avoir le privilège d'agencer les meubles, les tableaux et d'autres choses encore de la seule manière possible, irréfutablement juste, comme le seigneur Dieu lui-même quand il arrange des fleurs le long d'un fossé. Il suffit de donner à Ruth quelques boîtes, un bout de toile de jute et un peu de peinture à la colle, et en un rien de temps elle fait une chambre qui pourrait obtenir le premier prix dans n'importe quelle exposition. Qui plus est, la situation de cette Ruth était si aisée que, mis à part les boîtes et la peinture à la colle, elle pouvait se procurer les objets les plus magnifiques et les plus rares en provenance de toutes les régions du monde où son incessante vie de voyage la menait. Et c'est ce qu'elle faisait.

Quand on allait dans sa maison – une différente chaque année car elle aimait bien plier bagages – quand donc, on allait la voir, on avait une sensation très étrange : on avait envie de se laisser tomber, de s'enfoncer, de s'étirer des quatre membres et juste de se sentir bien. Où que l'on regardât, partout il y avait quelque chose de beau, audacieux mais pas outrancier, original mais pas prétentieux. C'était complètement différent de ce que l'on peut habituellement voir dans les intérieurs. Surtout, elle avait un talent étonnant pour faire advenir l'espace [*den Raum wirken zu lassen*]. S'il était trop grand, elle le faisait paraître plus petit, s'il était trop petit, elle le rendait deux fois plus grand.

Mais venons-en au fait ! Ruth ne faisait rien dans la vie que se promener dans tous les pays alentour, elle achetait de jolies robes, jouait (et gagnait !!!) à Monte-Carlo, faisait tourner la tête des hommes et avait toujours horriblement de choses à faire. Et si donc elle avait été contrainte, comme les autres mortels, de gagner son pain ? Elle serait vraisemblablement devenue une grande architecte d'intérieur. Peut-être aussi une splendide star de cinéma. Ou une cuisinière de première classe. Ah ! Ses salades...!

Il n'y avait qu'un point sombre dans sa vie : elle pouvait, au beau milieu de ce qui semblait être une si harmonieuse joie de vivre, qui faisait partie d'elle, tomber brusquement dans une très profonde mélancolie [*Schwermut*]. Une mélancolie suicidaire. Essayait-elle de l'expliquer, elle disait quelque chose comme : « en moi, il y a une tache vide [*ein leerer Fleck*] que je ne pourrai jamais remplir ».

On pourrait alors penser qu'un tel vide [*leerer Fleck*] tient à l'oisiveté, mais elle ne restait jamais sans rien faire. Elle fouillait et furetait partout, comme toutes les filles d'Ève, dès qu'elle en avait l'opportunité. Il y a les livres, le théâtre, la musique. Il y a la montagne, qui crie qu'on l'escalade, les lacs qui supplient qu'on y nage ou qu'on y navigue à la voile, il y a l'air qui gémit qu'on y vole. Donc assez pour que le temps soit rempli.

Et pourtant la tache était là, la tache vide (*Und doch war der Fleck da, der leere Fleck*).

\*

J'allai chez elle un jour alors qu'elle-même et une autre jeune dame étaient justement occupées à dessiner des costumes et à les colorier avec de l'aquarelle. Les dessins n'étaient ni pires ni meilleurs que ceux d'autres amateurs, mais cela me contrariait que Ruth s'adonnât à de tels barbouillages, et je ne lui cachai pas mon opinion. Elle s'excusa : son amie avait le projet de se former comme dessinatrice de costumes pour le théâtre, et d'ailleurs il pleuvait ! Mais maintenant elle voulait mettre un terme à ces bêtises.

\*

Ne sois pas impatient, cher lecteur, ça vient. Il ne faut jamais se précipiter. Le suspense est bon pour la santé.

Alors il arriva quelque chose de nouveau, en réalité bien pardonnable – l'amour entra dans la vie de Ruth. Elle se maria et devint une idéale épouse et femme d'intérieur. Après toutes ces années de voyage ça lui faisait du bien, comme à un petit chat qui se réchauffe au coin du feu, d'avoir un endroit pour se poser. Elle était heureuse, gâtée, choyée, adorée.

Peu de temps après, cependant, les crises mélancoliques [*melancholischen Anfälle*] revinrent. Le maudit espace vide [*verdamnte leere Raum*] était à nouveau vide. La lassitude de vivre la minait : – un beau jour tout est fini, on disparaît, sans laisser aucune trace, tout comme si on n'avait jamais existé.

Nous en arrivons à Noël 1928. Ai-je déjà dit que sa maison était une galerie d'art moderne ? Elle est par son mari liée par alliance à l'un des plus grands artistes du pays, dont les meilleurs tableaux ornent ses murs. Mais avant Noël, ce même beau-frère récupéra un tableau accroché là, qu'il lui avait jusqu'à présent seulement prêté. Le tableau devait être vendu. Sur le mur apparut une tache vide [*leerer Fleck*], qui d'une certaine façon semblait inexplicablement entrer en correspondance avec la fameuse tache vide [*leeren Fleck*] à l'intérieur de Ruth. Elle sombra dans la plus profonde tristesse. À cause de la tache [*Fleck*] sur le mur, elle oublie sa belle demeure, son bonheur, ses amis, tout. Naturellement on peut acquérir un nouveau tableau, et grâce à Dieu on en achètera en effet un autre, mais cela demande du temps, on doit chercher avant de trouver le bon.

Là-haut, la tache vide [*der leere Fleck*] grimace hideusement...

Le mari et la femme sont assis l'un en face de l'autre à la table du petit-déjeuner, les yeux de Ruth sont assombris par une détresse désespérée. Mais tout à coup un sourire illumine son visage : « Tu sais quoi ! Je crois que je vais essayer moi-même de barbouiller un peu sur le mur en attendant que nous ayons un nouveau tableau ! » – « Fais-le, ma chérie », dit son mari. Il est sûr que quoi qu'elle puisse barbouiller, cela ne sera jamais complètement horrible.

À peine a-t-il passé la porte qu'elle téléphone déjà fébrilement au magasin de peinture pour qu'on lui envoie immédiatement toutes les couleurs que son beau-frère a l'habitude d'utiliser, ainsi que des pinceaux, des palettes et tout autre « accessoire ». Elle ne sait même pas comment se servir de tout ça. Elle n'a jamais fait sortir de peinture d'aucun tube, ni non plus apprêté aucune toile, ni mélangé les couleurs sur une palette. Lorsqu'elle dispose de tout le matériel, elle se tient devant le mur vide avec un morceau de craie noire et y dessine comme ça vient. Doit-elle prendre sa voiture et foncer chez le beau-frère pour lui demander comment peindre ? Non, plutôt mourir !

Quand son mari revient le soir à la maison, elle court à sa rencontre, tout excitée et les yeux brillants. Elle n'est pas malade ? Elle l'entraîne : « Viens, tu vas voir ! » Et il voit. Il ne peut plus détacher son regard, il ne le réalise pas, il ne le croit pas, ne peut pas le croire. Ruth, complètement épuisée, se jette sur un divan : « Crois-tu que ce soit possible ? »

Le soir même ils demandent au beau-frère de venir. La peur du jugement de l'expert fait battre le cœur de Ruth. Le peintre lâche aussitôt : « Tu ne vas pas me raconter que c'est toi qui as fait ça ! Quel sacré mensonge ! Ce tableau a été peint par un vieil artiste expérimenté. Mais, diable, qui cela peut-il être ? Je ne le connais pas ! »

Ruth ne parvient pas à le convaincre. Il croit qu'on se moque de lui. Et il s'en va sur ces mots : « Si c'est toi qui as peint cela, et bien j'irai de ce pas diriger demain à l'Orchestre royal<sup>3</sup> une symphonie de Beethoven alors que je ne connais pas une note de musique ! Au revoir la compagnie ! »

Ruth ne dort pas beaucoup cette nuit-là. Le tableau sur le mur est peint, ça c'est certain, ça n'est pas un rêve. Mais comment cela s'est-il produit ? Et maintenant ? La peinture est-elle comme l'écriture des livres ? On dit que chaque être humain pourrait écrire un livre, le livre de moi-même.

Elle se tient dans les flammes, consumée par des braises intérieures. Elle doit se prouver à elle-même, que ce divin, cet indicible sentiment de bonheur qu'elle a ressenti, peut se reproduire.

Oui, cela se reproduit. Au cours des semaines suivantes elle peint – mis à part quelques fleurs – deux portraits de sa jeune sœur. La sœur va la voir pour lui servir de modèle mais, à son arrivée, son portrait est déjà entièrement dessiné de mémoire et pas un trait n'en doit être changé. Les cheveux auburn de la sœur, qui encadrent sa tête en un chignon sauvage et naturel, pétillent et scintillent en un véritable feu d'artifice de couleurs, de raies blanc lunaire et vert cuivré, rouge sang, incandescentes sous le soleil. La robe rouge foncé épouse si étroitement son jeune corps délicat et pourtant féminin qu'on semble le connaître jusque dans ses plus profonds secrets. La pudeur gênée des genoux qui se rejoignent est reproduite avec une émouvante vivacité : c'est comme si chaque fugace instant était figé pour toujours. La ressemblance est étonnante, il y a juste une tache [*Fleck*] trop rouge qui gêne un peu sur la joue. Le portrait en buste de la sœur – dans la même robe rouge avec un foulard de couleur vive autour du cou – est, tant pour la ressemblance intérieure qu'extérieure, parfaite.

Et maintenant Ruth ne peut plus du tout s'arrêter. Le prochain tableau représente une vieille femme, marquée par les années et leurs déceptions. La peau est ridée, les cheveux blanchis, les doux yeux fatigués sont troublés. Elle regarde devant elle avec les yeux de l'âge, désolés et résignés, un regard qui semble dire : ne vous souciez plus de moi, mon temps est bientôt achevé !

Ce n'est pas tout à fait l'impression que l'on garde de la dernière œuvre de Ruth : l'image de Madame sa Mère [*Frau Mama*] irlandaise-canadienne. Cette dame a encore beaucoup de temps devant elle avant qu'elle ne porte à ses lèvres la coupe du renoncement. Mince, autoritaire et pleine de défi, ainsi qu'elle se tient avec l'écharpe couleur de lune drapée sur son épaule, elle

---

<sup>3</sup> Sans doute s'agit-il de la *Königlichen Kapelle aus Kopenhagen*, puisque nous sommes au Danemark, appelée aussi en français *Chapelle royale de Copenhague*.

apparaît comme une femme magnifique des temps premiers, pouvant chaque jour se mesurer à mains nues aux enfants du désert. Quel menton ! Quelle force dans ce regard arrogant.

L'endroit [*der Platz*] vide est rempli.

Mais le mystère est toujours aussi énigmatique que ce jour où Ruth – sans la moindre idée de la façon de mélanger les couleurs – en l'espace [*Laufe*] de trois heures d'après-midi conçut et réalisa la composition grandeur nature de la Négrresse nue.

À présent, alors que ses premiers tableaux seront présentés à la vraie critique d'art, qui a officiellement le devoir de déceler les erreurs, on dira d'abord que Ruth Kjär doit « apprendre ». Mais il est certainement plus sage qu'elle ne change rien. Car ce qu'elle a aujourd'hui, c'est la grâce de Dieu. Et je demande simplement : qu'y a-t-il de plus élevé ?

## DER LEERE FLECK...<sup>4</sup>

Von

**Karin Michaelis**

Natürlich hängt ihr Äußeres nicht im geringsten damit zusammen. Was geschah, bleibt gleich unerklärlich, ob sie schön oder hässlich und abstoßend ist. Eigentlich sollte sie hässlich und Abstoßen sein. Denn warum soll eine so viel und die anderen so wenig haben? Sie hatte einmal zu viel. Ganz unsinnig viel zu viel. So was sollte gesetzlich verboten sein.

Wenn ich jetzt erzählen werde, um was es sich handelt, so werden sicher alle möglichen guten Leute den Mund zu einem Lächeln verziehen und sagen: Dir kann man aber auch wirklich alles einreden! Gott sei Dank, dass ich die Papiere in Ordnung habe und Beweise vorlegen kann. Es muss doch zu eklig sein, wenn einem, gerade nachdem man etwas unglaublich Phantastisches erlebt hat, der Beweis vor der Nase weggeschnappt wird – so wie es jetzt mit König Amanulla (so heißt er doch) war, der eine solche heilbringende Kraft in seiner Stiefelspitze hatte, dass ein geborener Taubstummer die Sprache wieder bekam, nur weil er der königlichen Fuß küsste – im nächsten Augenblick aber stürzte er auch schon tot zusammen!

Nach dieser Einleitung dürfte man auf etwas wirklich ganz und gar Unwahrscheinliches vorbereitet sein. So was wie ein kleines Wunder. Beginnen wir also beim Anfang: Sie ist schön. Sehr schön. Ungewöhnlich schön. Schon allein ihre Augen... Ja sie stammt auch aus Dänemark, Irland und Kanada auf einmal, und ein paar schwarze Afrikablutspritzer hat sie auch.

Ich lernte sie vor vier, fünf Jahren kennen. Ob ihr Äußeres sehr einnehmend war, darüber wurde ich mir gar nicht erst klar. Denn man kam nichtweiter als bis zu den Augen. Tiefe, melancholische Veilchenaugen – vielleicht waren sie braun, grün oder gefleckt, was weiß ich – ich weiß nur eines, diese Augen waren etwas für sich. Sie schauten förmlich ohne zu sehen, oder schienen vielmehr weit fort zu blicken und in ewigem Staunen über das Ferne, uns Unsichtbare, das sich ihnen dort erschloss, zu verweilen. Dann erfuhr ich, dass sie nur kurzsichtig war...

Also, das gehört ja nun eigentlich nicht zu dem Wunder – oder vielleicht doch...?

Was könnte man sonst noch von ihr sagen? Ja, ihr Geschmack. Es gibt gewisse Menschen, deren Privilegium es scheint, Möbel, Bilder und sonstiges Zeug auf die einzig mögliche, unumstößlich richtige Weise zu ordnen, wie der Herrgott selbst, wenn er die Blumen an einem Straßengraben arrangiert. Man braucht Ruth nur ein paar Kisten, etwas Sackleinwand und ein bisschen Leimfarbe zu geben, und sie hat im Nu ein Zimmer geschaffen, das auf jeder Ausstellung den ersten Preis bekommen müsste. Nun war aber eben diese Ruth so gut situiert, dass sie sich Außer Kisten und Leimfarbe auch die herrlichsten und seltensten Gegenstände aus allen Weltgegenden, wohin ihr rastloses Reiseleben sie trieb, beschaffen konnte. Und das tat sie auch.

---

<sup>4</sup> Nous avons au mieux respecté la graphie de l'article du *Berliner Tageblatt und Handels-Zeitung*.

Kann man in ihr heim – jedes Jahr in ein anderes, denn sie brach immer wieder gerne die Zelte ab –, kann man also zu ihr, so wurde einem ganz sonderbar zu Mute: man halte Lust, sich hinfallen, hinsinken zu lassen, alle Viere von sich zu strecken und sich nur wohl zu fühlen. Wohin man blickte, überall gab es etwas Schönes, Kühnes, aber nicht Aufdringliches, etwas Ausgefallenes, aber nicht Affektiertes. Es war so ganz anders als jede Wohnung, die man hat gesehen hatte. Vor allem hatte sie ein erstaunliches Talent, den Raum wirken zu lassen. War er zu gross, so liess sie ihn kleiner erscheinen, war er zu klein, so machte sie ihn doppelt so gross.

Aber zu Sache ! Ruth tat nicht auf der Welt, spazierte nur in allen Ländern herum, kaufte schöne Kleider, spielte (und gewann!!!) in Monte-Carlo, verdrehte der Männern den Kopf und hatte immer schauerhaft viel zu tun. Wäre sie genötigt gewesen, sich wie andere Sterbliche ihr Brot zu verdienen, was dann? Sie wäre wahrscheinlich eine Große Innenarchitektin geworden. Vielleicht auch eine prächtige Filmdiva. Oder eine erstklassige Köchin. Ihre Salate...!

Es gab nur einen dunklen Punkt in ihrem Leben: sie konnte mitten in der scheinbar so harmonischen Lebensfreude, die zu ihr gehörte, plötzlich in tiefste Schwermut versinken. In selbstmörderische Schwermut. Versuchte sie, das zu erklären, so äußerte sie so etwas wie: - in mir ist ein leerer Fleck, den werde ich nie ausfüllen können!

Nun könnte man sich denken, dass solch ein leerer Fleck auf Müßiggang zurückzuführen ist, aber müßig war sie doch niemals. Sie stöberte und schnüffelte wie jede kleine Evastochter in allem herum, was die Gelegenheit ihr bot. Es gibt Bücher, Theater, Music. Es gibt Berge, die danach schreien, dass man sie hinaufklettert, Seen, die betteln, dass man auf ihnen schwimmt oder segelt, es gibt eine Luft, die danach ächzt, durchflogen zu werden. Also genug, um die Zeit auszufüllen.

Und doch war der Fleck da, der leere Fleck.

Eines Tages kam ich dazu, als sie und eine andere junge Dame eben damit beschäftigt waren, Kostüme zu zeichnen und mit Wasserfarben zu bemalen. Die Zeichnungen waren nicht schlechter und nicht besser als von anderen Dilettanten, aber es ärgerte mich, dass Ruth sich mit solchen Klecksereien abgab, und ich nahm mir kein Blatt vor dem Mund. Sie entschuldigte sich: die Freundin hätte die Absicht, sich als Kostümzeichnerin für die Bühne auszubilden, und übrigens regne es! Aber jetzt Wollte sie Schluss machen mit diesen Dummheiten.

\*

Nur nicht ungeduldig, lieber Leser, es kommt. Man soll sich nie übereilen. Spannung ist gesund.

Nun geschah etwas neues, eigentlich Verzeihliches – die Liebe kam in Ruths Leben. Sie heiratete und wurde eine ideale Gattin und Hausfrau. Es tat ihr nach all den Wanderjahren wohl, wie eine kleine Katze, die sich im Ofenwinkel wärmt, an einem Ort zu spinnen. Sie war glücklich, verwöhnt, verhätschelt, bewundert.

Nach kurzer Zeit aber kamen die melancholischen Anfälle wieder. Der verdammte leere Raum stand wieder leer. Lebensüberdruss nagte an ihr: – eines schönen Tages ist ja doch alles vorbei, man verschwindet, ohne eine Spur zu hinterlassen, ganz als wäre man nie gewesen.

\*

Nun kommen wir zur Weihnachten 1928. Erzählte ich schon dass ihr Heim eine Galerie moderner Kunst ist? Sie ist durch ihren Mann mit einem der größten Künstler des Landes

verschwägert, dessen beste Bilder ihre Wände schmücken. Vor Weihnachten aber holte eben dieser Schwager ein Bild, das bis jetzt nur leihweise hier gehangen hatte. Das Bild wird verkauft. An der Wand entsteht ein leerer Fleck, der irgendwie unerklärlicherweise mit dem gewissen leeren Fleck in Ruths Innern überreinzustimmen scheint. Sie versinkt in tiefste Traurigkeit. Über dem Fleck an der Wand vergisst sie ihr schönes Heim, ihr Glück, ihre Freunde, alles. Natürlich kann man ein neues Bild anschaffen, und es wird auch, Gott sei Dank eines angeschafft werden, aber das braucht Zeit, man muss suchen, ehe man das Richtige findet.

Der leere Fleck grinst hässlich herab...

Mann und Frau sitzen einander am Frühstückstisch gegenüber, Ruths Augen sind dunkel vor hoffnungsloser Verzweiflung. Plötzlich aber breitet sich ein verklärtes Lächeln über ihr Gesicht: „Weißt du was! Ich glaube, ich versuche selbst ein bisschen an der Wand herum zu schmieren, bis wir ein neues Bild bekommen!“ – „Tu das, mein Schatz“ sagt der Mann. Er ist sicher, dass alles, was immer sie auch hinschmieren wird, doch nicht ganz bestialisch hässlich werden kann.

Kaum ist er zur Tür hinaus, so hat sie auch schon wie im Fieber die Farbenhandlung antelephoniert, um sich auf der Stelle alle die Farben, die ihr Schwager zu benützen pflegt, sowie Pinsel, Palette und alles übrige „Zubehör“ schicken zu lassen. Wie sie es angehen soll, ahnt sie selbst nicht. Sie hat noch nie eine Farbe aus einer Tube gedrückt, noch nie eine Leinwand grundiert oder Farben auf einer Palette gemischt. Wie die Sachen kommen, steht sie mit einem Stück schwarzer Kreide vor der leeren Wand und kratzt so ungefähr hin, was sie sich denkt. Soll sie das Auto nehmen und zum Schwager hinüber rasen, um zu fragen, wie man malt? Nein, lieber sterben!

Gegen Abend kommt ihr Mann nach Hause, sie läuft ihm entgegen, die Augen glänzen hektisch. Sie wird doch nicht krank sein? Sie zieht ihn mit sich: „Komm, du wirst sehen!“ Und er sieht. Kann nicht mehr wegsehen, begreift es nicht, glaubt es nicht, kann es nicht glauben. Ruth wirft sich tödlich erschöpft auf einen Diwan: „Meinst du, dass es so möglich ist?“

Am selben Abend wird noch der Schwager geholt. Ruth hat Herzklopfen aus Angst vor dem Urteil des Sachverständigen. Der Maler aber bricht sofort los: „Du wirst mir doch nicht einreden wollen, dass du das gemacht hast! So eine gottverfluchte Lüge! Dieses Bild hat ein alter und routinierter Künstler gemalt. Aber wer ist es nur zum Teufel? Ich kenne ihn nicht!“

Ruth kann ihn nicht überzeugen. Er glaubt, dass man ihn zum besten hält. Und ehe er geht, sind seine letzten Worte: „Wenn du das gemalt hast, so gehe ich morgen hin und dirigiere bei der königlichen Kapelle eine Beethoven-Sinfonie, obwohl ich keine Note kenne! Lebt wohl alle miteinander!“

In dieser Nacht kann Ruth nicht viel schlafen. Das Bild an der Wand ist gemalt, das ist sicher, das ist kein Traum. Aber wie ist das zugegangen? Und was jetzt? Ist denn malen so wie Bücherschreiben. Man sagt ja, dass jeder Mensch ein Buch schreiben könnte, das Buch von sich selbst.

Sie steht in Flammen, verzehrt sich in innerer Glut. Sie muss sich selbst beweisen, dass das Göttliche, das unsagbare Glücksgefühl, das sie empfunden hat, sich wiederholen kann.

Ja, es wiederholt sich. Im Laufe der nächsten Wochen malt sie – abgesehen von einem Blumenstück – Zwei Porträts ihrer blutjungen Schwester. Die Schwester reist zu ihr, um Modell



zu stehen, bei der Ankunft aber steht die ganze Gestalt schon in voller Größe nach der Erinnerung gezeichnet, und nicht ein Strich muss geändert werden. Das rotgoldene Haar der Schwester, das in einem wilden und natürlichen Schopf um den Kopf steht, sprüht und funkelt in einem wahren Farbenfeuerwerk von mondweissen und kupfergrünen, blutroten und sonnendurchglühten Streifen. Das dunkelrote Kleid legt sich so eng an den zarten und doch frauenhaften jungen Körper, dass man ihn bis in seine tiefsten Geheimnisse zu kennen scheint. Wo die Knie zusammenstoßen ist die verlegene Schamhaftigkeit mit ergreifender Lebendigkeit wiedergegeben: es ist, als wäre jeder flüchtige Augenblick auf ewig festgehalten. Die Ähnlichkeit ist verblüffend, nur ein allzu starker roter Fleck auf der einen Wange stört etwas. Das Brustbild der Schwester – im selben roten Kleid, mit einem grellen Tuch um den Hals – ist, was innere und äußere Ähnlichkeit betrifft, unübertrefflich.

Und jetzt kann Ruth gar nicht mehr aufhören. Das nächste Bild stellt eine alte Frau dar, gezeichnet von den Jahren und ihren Enttäuschungen. Die Haut ist verrunzelt, das Haar ist gebleicht, die sanften müden Augen sind getrübt. Sie sieht mit dem trostlos resignierenden Blick des Alters vor sich hin, mit einem Blick, der zu sagen scheint: Kümmert euch nicht mehr um mich, meine Zeit ist ja so bald um!

Das ist nicht eben ganz der Eindruck, den man von Ruths letztem Werk erhält: dem Bild ihrer irisch-kanadischen Frau Mama. Diese Dame hat noch lange Zeit, ehe sie den Becher der Entsagung an ihre Lippen führt. Schlank, gebieterisch und herausfordernd, wie sie mit dem mondfarbenen Schal über die Schulter geschlagen dasteht, wirkt sie wie ein prachtvolles Weib aus der Urzeit, das jeden tag mit seinem bloßen Händen mit den Kindern der Wildnis anbinden kann. Welch ein Kinn! Welche Kraft in dem übermütigen Blick.

Der leere Platz ist ausgefüllt.

Aber das Rätsel ist immer noch gleich rätselhaft wie an jenem Tag, als Ruth – ohne eine Ahnung, wie man Farben mischt – im Laufe von drei Nachmittagsstunden die lebensgroße Komposition der nackten Negerin entwarf und ausführte.

Nun, da die ersten Bilder der richtigen Kunstkritik vorgelegt werden, die ja förmlich die Pflicht hat, auf die Fehler hinzuweisen, wird man erst sagen, dass Ruth Kjær „lernen“ soll. Aber es ist sicher klüger, sie lässt es bleiben. Denn was sie jetzt hat, hat sie von Gottes Gnaden. Und ich frage bescheiden: Gibt es denn etwas Höheres?